

# GIANMARIA TESTA

de ce  
côté-ci  
de  
la mer

préface  
**ERRI DE LUCA**





L'éditeur et la directrice de collection tiennent à remercier très chaleureusement Danièle Valin, fidèle passeuse de l'italien au français.

Toutes les chansons du texte sont extraites de *Da questa parte del mare* (2006, cop. Produzioni Fuorivia), Éditions Produzioni Fuorivia, à part *Miniera*, Éditions Bixio-C.E.M.S.A.

Titre original: *Da questa parte del mare*

© Giulio Einaudi editore s. p. a., 2016

© Les Éditions du Sonneur, 2019, pour la traduction française

ISBN : 978-2-37385-169-4

ISSN : 2495-2680

Dépôt légal : mars 2019

Conception graphique : Sandrine Duveillier

Collection dirigée par Martine Laval

Les Éditions du Sonneur

5, rue Saint-Romain, 75006 Paris

[www.editionsdusonneur.com](http://www.editionsdusonneur.com)

**GIANMARIA  
TESTA** de ce  
côté-ci  
de  
la mer

préface

**ERRI DE LUCA**

traduction

**DANIÈLE VALIN**

..... collection .....

CE QUE LA VIE SIGNIFIE POUR MOI

*À Paola.*

## **SEMEURS DE BLÉ**

Enfant, j'ai pu encore apprendre à semer le blé à la main.

C'est une pratique qui ne se faisait déjà plus que dans les champs tout petits et difficiles à travailler avec un tracteur et un semoir. On mettait un sac de jute en bandoulière autour de son cou, l'ouverture vers la main droite et puis on y allait.

Au premier pas, on glissait la main dans le sac en essayant de prendre toujours la même quantité de blé, au deuxième, on faisait un geste ample avec le bras et on ouvrait le poing pour répandre les graines de façon uniforme devant et de chaque côté du corps en mouvement.

Ça paraît facile à dire, en réalité ce fut peut-être le travail le plus difficile que j'ai eu à faire quand je travaillais avec mon père, et je crois que je n'ai jamais réussi

à l'apprendre vraiment bien. Il demandait de la coordination, du calme, de l'attention, du rythme, un pas régulier, une main ferme et une tête libre de toute pensée. Tout devait converger dans ce geste répété, dans cette façon de marcher bien droit et sans hésitation. Il y avait quelque chose de définitif et de fier, et il y avait aussi l'espoir intrinsèque d'une bonne récolte.

Je me rends compte seulement maintenant que les semilles à la main ressemblaient à une prière, une sorte de rosaire fait de gestes au lieu d'Ave Maria et de Notre Père. C'était comme une longue incantation en sueur.

Et c'était un travail d'hommes adultes, d'hommes qui avaient mâché la fatigue de la terre, d'hommes aux mains dures et qui avaient dans leur dos la mémoire du prix payé pour préparer cette terre à accueillir, puis à faire pousser le blé. C'est peut-être la raison pour laquelle mon père, qui en général s'énervait rapidement, était plutôt patient avec les semilles à la main. Ou peut-être savait-il simplement déjà que ce monde de pas et de mouvements de bras allait bientôt disparaître et qu'il ne serait plus le mien.

J'ai croisé et rencontré dans le pas et dans le regard de certains vieux paysans cet air de semeurs de blé et je l'ai retrouvé aussi dans les personnages d'un des tableaux symboliques du xx<sup>e</sup> siècle italien, *Le Quart-État* de Pellizza da Volpedo.

Tout le monde connaît ces deux hommes et cette femme portant son enfant qui avancent en tête d'un cortège de journaliers, tout le monde a vu dans ces yeux la détermination et la fierté de ceux qui savent qu'ils ont des raisons à défendre et qu'ils vont les faire valoir. Moi aussi naturellement, mais ce qui m'a toujours frappé plus que tout autre chose c'est ce pas, cette allure qui me semblaient appartenir aux semeurs de blé.

À Volpedo, à l'endroit où Giuseppe Pellizza a peint son tableau, on a disposé de grandes pierres plates au milieu des pierres rondes du pavement, signe indélébile des emplacements où se trouvaient les modèles du peintre. On connaît les prénoms et les noms de certains d'entre eux grâce aux notes de Pellizza. La femme était son épouse Teresa, l'homme au centre s'appelait Giovanni Zarri et il était maçon, l'homme à gauche, Clemente Bidone, était un rescapé de la troisième guerre d'indé-



pendance. Les modèles, bien payés par le peintre, ont posé de nombreuses journées sous le soleil de l'été 1898 sur la place Malaspina, choisie à dessein comme emplacement d'une maison de maîtres vers laquelle le cortège se dirigeait idéalement pour réclamer justice.

J'ai découvert tout ça par la suite, grâce à l'aide d'un aimable et passionné bénévole du musée Giuseppe Pellizza. Ce tableau m'accompagne depuis que je l'ai vu pour la première fois reproduit dans un livre de classe au collège. Et j'y ai toujours trouvé quelque chose de familier, un sentiment de déjà-vu, comme ça ne m'est arrivé qu'en lisant certains romans de Fenoglio.

Ces dernières années cependant, à cette impression de familiarité s'en est ajoutée une autre. *Le Quart-État* est devenu pour moi un terme de comparaison entre la multitude en marche et d'autres multitudes contemporaines, elles aussi en marche, mais sans ce pas et ce regard, parce que ce n'est pas une volonté de justice qui les fait avancer, mais le désespoir de ceux qui n'ont plus rien à perdre, la plus forte des énergies.

## **SEMEURS DE BLÉ**

*Ils sont arrivés, il faisait jour  
hommes et femmes sur le haut-plateau  
du pas lent, silencieux, avisé  
des semeurs de blé  
et ils ont cherché ce qui n'y était pas  
entre la décharge et la voie ferrée  
et ils ont cherché ce qui n'y était pas  
derrière les jumelles de la police,  
ils ont plié les mains et les yeux au vent  
et ils s'en sont allés*

*Jusqu'à la route, la nuit tout autour,  
sont arrivés du haut-plateau  
des hommes et des femmes l'air pensif  
des semeurs de blé  
et ils ont laissé ce qui n'y était pas*

*à la décharge et à la voie ferrée  
et ils ont laissé ce qui n'y était pas  
aux yeux liquides de la police,  
ils ont tendu les mains contre le vent  
qui les emportait*